



HAL
open science

La connaissance qu'on laisse advenir

Chowra Makaremi

► **To cite this version:**

Chowra Makaremi. La connaissance qu'on laisse advenir. A contrario. Revue interdisciplinaire de sciences sociales, 2023, Résister en démocratie, 2023/1 (34), pp.181-188. hal-03910840

HAL Id: hal-03910840

<https://hal.science/hal-03910840v1>

Submitted on 16 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La connaissance qu'on laisse advenir

CHOWRA MAKAREMI

181

Voix de l'ordinaire est un ouvrage profondément collectif et en même temps engagé à restituer la singularité d'une pensée anthropologique. Les deux voix principales qui la composent, celle de l'anthropologue Veena Das, saisie en conversation avec le philosophe Stanley Cavell, s'incarnent chacune fugacement dans le livre. « Les historiens ne parlent pas de leurs corps », observe Patrick Boucheron (2018 : 24). Ce constat, que l'on peut étendre à toutes sortes de sciences humaines et sociales, est ici contredit. À la fin d'un chapitre consacré à sa lecture de Wittgenstein, Veena Das fait apparaître Stanley Cavell tel qu'il se décrit dans une page de son autobiographie philosophique, quelques heures avant de donner, à l'Université de Harvard, un cours magistral pour lequel il n'est pas prêt, « étendu sur le sol de la salle de séjour [...] contemplant le plafond » et imaginant ce qui arriverait s'il ne se présentait pas (p. 161). Trois chapitres plus loin, c'est elle-même qui apparaît à la toute dernière page du livre, pour s'enfuir aussitôt « en disant vaguement au revoir de la main » afin d'échapper aux « discours ou [aux] larmes » d'un adieu sur le terrain (pp. 214-215). Non sans humour, les auteurs se montrent, mais au moment où ils sont saisis par une impulsion de retrait plus forte qu'eux. Si la voix est dans la tonalité des mots (p. 65) et de l'écriture (p. 154), il y a dans ces corps qui passent dans le texte comme le lapin d'Alice, des gestes qui signalent un agréable décalage : quelque chose est trop pris au sérieux qui ne devrait pas l'être, et au contraire, quelque chose ne se prend pas au sérieux.

Cette disposition affective, mais aussi morale et méthodologique, peu encline au définitif, est au fondement d'une recherche de plus de trois décennies couvertes par *Voix de l'ordinaire*, qui renouvelle l'anthropologie de la violence en faisant de l'incertitude à la fois un sujet, un prisme d'analyse et une démarche épistémique. « N'y a-t-il pas dans notre façon de faire de l'anthropologie quelque chose de familier avec cette façon de philosopher à partir du sentiment d'être perdu ? », interroge Veena Das (p. 73) en revenant sur sa rencontre avec l'œuvre de Wittgenstein. Dans ce livre, toutefois, il ne s'agit pas de regarder de savants autres lire, écrire et se rencontrer à travers cela,

mais de prendre acte du fait que chacun de nous est un lecteur en rencontre, et que c'est de cela qu'il est question : c'est en cela que consiste l'invitation. Pour ma part, je suis à l'heure d'écrire ces lignes pas loin d'être étendue sur le sol à contempler le plafond en me demandant comment me hausser à la hauteur de la tâche.

182

C'est en lisant Veena Das que j'ai éprouvé que cela valait la peine de faire de l'anthropologie. Dans *Life and Words. Violence and the Descent into the Ordinary*, l'auteure part du danger que posent l'expérience et la mémoire de la violence quand elles nous rendent « sans voix – non pas que nous n'aurions pas les mots – mais que ces mots deviennent gelés, transis, sans vie » (Das 2007 : 8). Que se passe-t-il, interroge-t-elle, « quand les mots sont animés par quelque autre voix » (*ibid.*) ? Quelques mois avant de lire ces lignes, j'avais poussé ma grand-mère à me raconter, face à une caméra, l'arrestation, la détention et la mort de sa fille, ma mère, au cours du massacre des prisonniers politiques en Iran en 1988. « Après quelques mois, avait-elle dit, ils avaient rassemblé les parents et leur avaient annoncé : “vos enfants ont été exécutés, et voici leurs tombes” ». Sur le mot « exécutés » (*edam*), la voix de ma grand-mère s'était rompue et était devenue pierre, comme si ce mot avait été dit par une autre (Makaremi 2021). J'avais encore aux oreilles ce souvenir étrange, intense et irrésolu, quand j'ai commencé à lire *Life and Words*. L'ethnographie parvenait à accueillir dans une démarche de connaissance ces expériences limites et intimes d'extranéité qui tissent la mémoire de la violence, au lieu par exemple de les laisser tomber entre les mailles d'un filet méthodologique impuissant à les assumer. Elle poussait même la rigueur jusqu'à faire de ces dissonances le point de départ d'une réflexion qui amenait l'auteure à reformuler la question des rapports entre langage et violence, au prisme de l'incertitude. Alors, « la connaissance n'est pas seulement “saisie” (dimension active), mais [elle] est aussi ce qu'on laisse advenir (dimension passive) » (p. 149), ou encore « quelque chose qu'on recueille » (p. 141), reprend Das dans le présent ouvrage. Dans cette démarche épistémique partagée – cette « responsivité », écrit Cavell (p. 70) – se noue¹ notamment le dialogue entre Das et Cavell, donné à entendre avec une acuité nouvelle dans l'assemblage de textes qui fait des *Voix de l'ordinaire* une écriture « à deux voix ».

Ici, le livre révèle un point de méthode fascinant : les effets de miroir entre l'écriture de Das et les mondes qu'elle étudie, lesquels éclairent ce qu'est pour l'auteure « l'appel de la philosophie », si elle « n'est pas une exhortation à fonder théoriquement

1 L'auteure parle d'« une connexion spirituelle à laquelle [elle n'a] pas pu [s]e soustraire » (p. 163).

le travail de l'anthropologie» (p. 209). Ainsi, la question du silence, dans le rapport entre violence et langage, est déplacée : les femmes qu'interroge l'auteure ne se taisent pas par manque de mots, mais « retire[nt] leur voix pour la protéger » (Das 2007 : 8) ou pour protéger les autres du « savoir empoisonné » qui les a violemment pénétrés (p. 60). Dans son essai « Le langage et le corps », c'est l'anthropologue qui finit par se taire, prise, elle aussi, entre deux risques : d'un côté, ne pas parvenir à « nommer ce qui s'est éteint lorsque les citoyens indiens se sont réveillés simultanément indépendants et monstrueux » et, de l'autre, la folie qui menace ceux, comme l'écrivain Manto, qui avaient été capables de le faire (p. 64).

183

De même, tandis que la question est de savoir comment, dans l'Inde postpartition, l'on habite un monde rendu incertain par la désolation de la violence et de la perte, l'auteure refuse elle-même toute fondation ou tout appui théorique et se pose dans un univers philosophique où « tout ce qui est grand et important » a été réduit à « un amas de pierres et de gravats » après Wittgenstein (Das 2007 : 6). Il s'agit bien alors pour la chercheuse comme pour les enquêtés de répondre dans des sens différents au défi énoncé pour la philosophie par Cavell : « ramasser les morceaux et habiter ce lieu de dévastation » (*ibid.* : 5-6).

Voix de l'ordinaire est un ouvrage qui fait une place importante à la théorie. Certaines idées et phrases reviennent dans plusieurs chapitres, posant les jalons d'une lecture de Wittgenstein qui éclaire ce qui est en jeu dans cette écriture et dans cette pensée ethnographiques. Cavell porte une attention particulière à l'idée chez Wittgenstein de « formes de vie » humaines, et suggère « une distinction entre ce qu'il appelle le sens ethnologique ou horizontal de la forme de vie, et son sens vertical ou "biologique" », souligne Das (p. 87). Les rapports et la frontière entre ces deux dimensions, patiemment déployés au cours des chapitres 5 et 6, occupent l'anthropologie de la violence. Cela fait sens si l'on se souvient de l'importance qu'a eue la notion de « vie nue » (Agamben 1997) pour penser la violence du pouvoir souverain, ou la façon dont la violence extrême est problématisée autour des questions de l'inhumain ou de la non-reconnaissance de l'humanité des autres (qui ne sont d'ailleurs pas celles qui guident ce livre). Dans le chapitre « L'action, l'expression et la vie quotidienne », Das s'attarde sur le fait qu'il n'y a pas de liberté absolue ou d'arbitraire dans notre façon d'utiliser les mots (si l'on ne fait pas de la poésie dada) :

[...] les mots ne peuvent pas être projetés selon notre bon vouloir, puisqu'ils ont une constance qui leur est propre. Pour Cavell, cette constance interne ne peut pas

provenir d'un ensemble de règles ; c'est une certaine idée de ce qui est naturel qui est en jeu ici. (p. 117)

Il me semble que dans la texture de ce « naturel », sur laquelle repose la « constance interne » des mots, et qui oriente la relation entre les mots et les choses – c'est-à-dire qui délimite nos possibilités et formes d'expression – réside un point de jonction entre le sens vertical et horizontal de nos formes de vie, pour reprendre le « réseau de concepts » (p. 110) des auteurs. Das précise encore dans une note cette citation de Cavell :

184

Ce qui est en jeu, ce ne sont pas les règles d'une grammaire linguistique, mais quelque chose que Wittgenstein appelle une grammaire philosophique qui prend en compte le fait que les critères se développent, dans chaque forme de vie, à travers l'absorption mutuelle du naturel et du social. (p. 117)

Nous sommes donc bien au point de jonction, d'absorption, et celui-ci se trouve dans notre langage en tant qu'il n'est jamais le nôtre seul : dans nos expressions en tant qu'elles relèvent d'une « grammaire philosophique », précise Das. Il me semble que cette conception du langage convoque un commun analogue au commun, ou à la connexion qu'évoque Wittgenstein, lorsqu'il imagine les conditions nécessaires pour qu'il y ait entre deux personnes un partage de la douleur (pp. 41-42) : « Quelqu'un me demande de toucher le point douloureux (que je ressens dans ma main gauche) avec ma main droite. Je le fais et, lorsque je regarde, je m'aperçois que je touche la main de mon voisin.² » Si la condition de possibilité du partage, conclut Das, est ce « mouvement entre corps » qu'imagine le philosophe, alors soit le partage « existe en imagination » seulement (dans ce cas, « le langage est plutôt mal accroché au monde de la douleur », c'est-à-dire qu'il ne nous reste plus qu'à nous débrouiller, démunis, avec l'indicible et tout ce qui reste en « dehors » du langage, pour reprendre l'expression de Blanchot affectivée par Foucault [2001]), soit « l'expérience de la douleur implore la possibilité pour celle-ci de résider dans un autre corps – et [ainsi], la grammaire philosophique de la douleur [est] une réponse à cet appel » (p. 43). Il s'agit presque d'un pari philosophique. La possibilité du partage « implore » que ce mouvement entre sujets puisse avoir lieu, sinon le partage n'existe qu'en imagination. Et c'est dans le langage (ou plus exactement dans le moment où nous l'utilisons, c'est-à-dire dans l'expression) que ce mouvement a lieu, du fait de la grammaire philosophique

2 Proposition purement imaginaire puisque le philosophe est bien au fait de la réalité « tactile et kinesthésique », comme il le souligne dans l'extrait du *Cahier bleu et [du] cahier brun* (2004 [1958] : 100:01) dont est tirée cette citation.

par laquelle ce langage ne peut pas être entièrement « intérieur » et a, par les « critères extérieurs » qui l'obligent, une dimension commune.

Cette pensée amène Das, avec Cavell, à « réinventer » la subjectivité comme le souligne Sandra Laugier en préface (p. 16). Das précise en effet :

[Ce n'est pas que] nous avons besoin d'une expérience partagée du langage pour pouvoir communiquer entre nous, mais que sans une telle expérience partagée nous n'arriverions même pas à communiquer avec nous-mêmes. Pour Wittgenstein, l'intérieur n'est donc pas une externalisation vers le public – il n'existe aucun objet privé intérieur auquel un langage privé puisse donner expression. [...] Les états intérieurs ont besoin, comme il dit, de critères extérieurs. (p. 97)

185

Ce qui remet en question, souligne Cavell, « la distinction néfaste entre ce qui est interne ou privé aux créatures (spécialement celles qui ont un langage, les humains) et ce qui leur est externe ou public » (p. 104).

Il est impossible d'explorer en détail ici la générosité et la créativité de ce qui s'ouvre aux sciences sociales et à l'écriture quand cette distinction néfaste rejoint le champ de gravats des autres notions importantes. J'aimerais simplement évoquer comment la déconstruction du privé et du public, de l'interne et de l'externe, permet d'asseoir nos analyses à l'articulation de l'intime et du politique (Kunth & Makaremi 2019), non pas de façon thématique (l'intime est politique), mais en repensant le sujet des sciences sociales – et sa subjectivité – à travers cette « complexe intériorité » (p. 97). Cette complexe extériorité, pourrait-on aussi bien dire, fait exister le niveau de réalité où se situe la pratique ethnographique de Veena Das, et depuis lequel elle explore la violence et ses effets – un niveau qui n'existe ni dans beaucoup de centres de soins pour les victimes de violences, ni dans les tribunaux où ces crimes sont éventuellement jugés, ni dans les comptes-rendus médiatiques, experts, scientifiques souvent, qui en sont faits.

Une troisième correspondance se déploie chez Das autour de l'incertitude. Chez elle, la pratique du doute comme « façon de marquer une pause pour introduire une hésitation » (p. 73) rend visible l'étrangeté de la vie ordinaire et du langage, comme le souligne Sandra Laugier en préface. Y répond en miroir, chez les enquêtés, l'expérience de l'incertitude par laquelle l'événement violent et la perte investissent la vie quotidienne, à la fois en la menaçant et en en assurant la condition de continuité,

malgré tout. Le travail de Veena Das a renouvelé les connaissances anthropologiques sur la violence, notamment par une série de déplacements qui permettent d'articuler ensemble des dimensions habituellement opposées ou même ennemies les unes des autres. Ainsi, les violences collectives, dans leur qualité d'événements, suspendant, renversant ou brisant la trame de l'ordinaire, sont souvent pensées comme ce qui sort des gonds de la vie quotidienne, dans une antinomie aux cadres de celle-ci. Das cherche au contraire à saisir comment ces deux dimensions s'articulent après la violence, et c'est principalement à travers l'incertitude et le doute qu'elle pense cette articulation. Sans vouloir forcer ni briser le silence, Das écoute la façon dont ce dernier est rempli d'activités et de préoccupations ordinaires. Parmi celles-ci, elle s'attache aux façons de douter des faits, de soupçonner les proches, d'hésiter sur ce qu'il faudrait ou aurait fallu faire, aux « perplexités qui émergent dans les vies » (p. 117) au quotidien. Comment l'incertitude des événements violents et « l'étrangeté révélée par la mort » (p. 41) travaillent-elles la vie ordinaire de l'après, en y projetant leur ombre, c'est-à-dire « l'ombre du scepticisme » (p. 172) ? Ce n'est pas une même scène, un même souvenir ou une même question qui se répètent. Au contraire, la violence non dicible devient, à travers l'expérience de l'incertitude, une sorte de matrice secrète d'autres interactions violentes (propulsées par le doute) qui se jouent à une tout autre échelle, mineure et ordinaire. Cette « doublure de la vie quotidienne » que devient l'incertitude peut être destructrice, mais aussi protectrice, car elle offre une possibilité d'expression à une expérience qui, dans sa brutalité et son inscription dans le corps, a laissé sans-voix. Cerner la désolation depuis ce qui la secoue, c'est la « descente dans l'ordinaire » (p. 91) à laquelle appelle l'auteure. Une descente mais non une plongée, pour prendre tout de même le temps d'introduire l'hésitation qui nous fait avancer.

En accrochant l'événement au quotidien, cette ethnographie renouvelle les possibilités d'ouverture de nos focales d'observation, au plus près de la vie vécue, en articulant ensemble différentes formes de souffrance – sans banaliser pour autant les expériences extrêmes de la violence, puisque cette articulation cherche justement à résister, par l'analyse et la recherche d'une grammaire de la douleur, aux dénis de la violence, que ce soit dans le champ des sciences sociales (p. 66), ou au niveau individuel et communautaire ou familial.

On touche là au second déplacement par lequel Veena Das – poursuivant les recherches collectives sur la souffrance sociale (Kleinman, Das & Lock 1997 ; Das *et al.* 2000 ; Das, Kleinman, Ramphela & Reynolds 2000) – ouvre une percée hors de l'opposition entre des champs d'études souvent pensés comme étanches : d'un côté, les vio-

lences structurelles marquées par les enjeux d'inégalités et de frontières sociales, de l'autre les violences extrêmes marquées par l'événementialité des guerres, des massacres, des émeutes. Le travail que mène l'auteure dans les dix dernières années, en conjonction d'une enquête quantitative et collaborative avec la société civile, s'intéresse à l'accès aux biens publics à Delhi dans les familles citadines aux plus bas revenus (p. 107). Dans ce travail, auquel appartient le chapitre évoquant comment « Un enfant apprend la maladie et la mort », l'anthropologue se penche, dans un contexte de violence structurelle, sur les transactions du deuil qu'elle a problématisées en travaillant sur la violence extrême des émeutes dans l'Inde postpartition. Il semble que ce soit le détour par la question de l'événement violent, et les enjeux méthodologiques et théoriques que celle-ci soulève, qui permettent ici de penser les violences structurelles de façon phénoménologique.

187

Ces analyses me semblent particulièrement utiles pour nous aider à saisir les expériences migratoires contemporaines, notamment en Europe, au prisme de la violence létale, souvent impensée, des frontières et des camps aux marges (en Grèce, Turquie, Libye). Dans un travail documentaire intitulé « Carte mémoire », l'artiste Laetitia Tura filme un jeune ivoirien migrant en France et rescapé d'un camp de détention libyen. Celui-ci explique qu'il a effacé de la carte mémoire de son téléphone portable toutes les photos prises en Libye et sur la route, car il ne voulait pas que quiconque puisse voir la violence dont elles témoignaient – un savoir empoisonné. Mais il a remplacé ces photos personnelles par un court reportage vidéo sur l'esclavage en Libye, car il estime devoir se souvenir, au nom des disparus. Les images de la violence vécue sont effacées, mais une trace en est conservée sous la forme d'un témoignage audiovisuel calibré, « gelé, sans vie ». Veena Das invite à penser les façons dont cette violence collective indicible, cette violence extrême de la frontière, travaille les témoins et victimes dans la suite des parcours migratoires, en projetant son ombre à travers l'incertitude quotidienne qui marquent résolument la condition migrante. Ses analyses sur la descente de la violence dans l'ordinaire nous outillent ainsi pour articuler le soupçon et la méfiance (« *mis-trust* », analysaient dès 1995 Daniel et Knudsen) qui caractérisent au quotidien la condition migrante à l'heure de la fermeture des frontières, et la violence collective que produit cette fermeture hors champ, aux frontières des pays occidentaux.

Références

AGAMBEN Giorgio (1997), *Homo sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil.

BOUCHERON Patrick, MAKAREMI Chowra, NAEPELS Michel & POUPIN Perrine (2018), « La violence, l'engagement, l'écriture », *Monde commun*, vol. 1, n° 1, pp. 12-33.

DAS Veena (2007), *Life and Words: Violence and the Descent into the Ordinary*, avec une préface de Stanley Cavell, Berkeley, University of California Press.

DAS Veena (2021), *Voix de l'ordinaire. L'anthropologue face à la violence*, trad. et édité par M. Motta et Y. Erard, Lausanne, BSN Press.

DAS Veena et al. (dir.) (2000), *Remaking a World: Violence, Suffering, and Recovery*, Berkeley, University of California Press.

DAS Veena, KLEINMAN Arthur, RAMPHELE Mamphela & REYNOLDS Pamela (dir.) (2000), *Violence and Subjectivity*, Berkeley, University of California Press.

FOUCAULT Michel (2001 [1966]), « La pensée du dehors (Sur Maurice Blanchot) », in *Dits et écrits Tome I: 1954-1975*, Paris, Gallimard, pp. 523-546.

KLEINMAN Arthur, DAS Veena & LOCK Margaret (dir.) (1997), *Social suffering*, Berkeley, University of California Press.

KUNTH Anouche & MAKAREMI Chowra (2019), « Les griffures du pouvoir : les familles face aux violences de masse, entre dislocations et résistances », *Sensibilités. Histoire, critique et sciences sociales*, vol. 1, n° 6, pp. 48-68.

MAKAREMI Chowra (2021), « Entre chien et loup. Du témoignage au film documentaire : une anthropologie de la violence au long cours », *Sensibilités. Histoire, critique et sciences sociales*, vol. 2, n° 8, pp. 146-173.

WITTGENSTEIN Ludwig (2004 [1958]), *Le cahier bleu et le cahier brun*, trad. par M. Goldberg et J. Sackur, Paris, Gallimard.